

122 F 4/0.

LA

JAMBE DE BOIS,

MELODRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. POUJOL ET CHARLES HUBERT,

Musique de M. ALEXANDRE, Ballet de M. ANIEL;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 20 AOUT 1825.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
Boulevard Saint - Martin, N<sup>o</sup>. 18.

1825.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

|                                                    |                                       |
|----------------------------------------------------|---------------------------------------|
| <b>DEGERVILLE</b> , Colonel. . . . .               | <b>M. MÉNIER.</b>                     |
| <b>ADELE</b> , sa filleule . . . . .               | <b>M<sup>lle</sup> JONAS.</b>         |
| <b>M<sup>me</sup>. THIBAUT</b> , mère d'Adèle. . . | <b>M<sup>me</sup>. St.-AMAND.</b>     |
| <b>DUMONT</b> , ancien ami du colonel. .           | <b>M. MASSON.</b>                     |
| <b>LOUIS</b> , son fils, tourneur en bois. .       | <b>M. GOBERT.</b>                     |
| <b>LA DOUCEUR</b> , maréchal-des-logis .           | <b>M. MOESSARD.</b>                   |
| <b>FRANCIS</b> . . . . .                           | <b>M. FARGUEUIL.</b>                  |
| <b>FANCHETTE</b> , cousine d'Adèle . . .           | <b>M<sup>lle</sup> ZÉLIE-MOLLARD.</b> |
| <b>Un Notaire.</b>                                 |                                       |
| <b>Villageois, Villageoises, valets.</b>           |                                       |
| <b>Garde-Chasses.</b>                              |                                       |

*La scène se passe en France et de nos jours.*

# LA JAMBE DE BOIS,

MELODRAME EN TROIS ACTES.

---

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente la place du village : Dans le fond l'avenue qui conduit au château. A droite du spectateur la maison de Louis, sur la porte de laquelle on lit : Louis, tourneur en bois. A gauche l'entrée d'un bâtiment de ferme qui dépend du château et dans lequel loge madame Thibaut.*

---

### SCENE PREMIERE.

ADELE, FANCHETTE, Jeunes filles.

*Au lever du rideau elles se disposent à jouer à Colin-maillard.*

FANCHETTE, à Adèle.

C'est bien convenu, en attendant le retour de Louis, nous allons jouer à Colin-maillard. *(Les jeunes filles tirent à la courte paille, c'est Adèle que le sort désigne.)* C'est vous qui l'êtes... *(Elle lui couvre les yeux d'un bandeau.)*

ADELE.

Y êtes-vous ?

FANCHETTE.

Dans l'instant, cousine.

ADELE.

Vous crierez : casse-cou.

FANCHETTE.

Plutôt dix fois qu'une *(Elle frappe trois coups dans sa main et se retire avec les jeunes filles qu'Adèle cherche à saisir et dit bas à ses jeunes amies)*, pour l'attrapper, si nous la laissons seule un moment... ; ça y est-il ?

TOUTES.

Oui ! oui ! *(Elles sortent en silence ; pendant ce temps on voit arriver par le fond Francis se soutenant à peine.)*

## SCENE II.

ADELE, les yeux bandés, FRANCIS.

Je n'entends rien...

ADELE.

Enfin me voici bientôt sur la frontière; encore quatre lieues.

FRANCIS.

On a parlé et l'on marche de ce côté.

ADELE.

Courage... Demain je n'aurai plus rien à craindre.

FRANCIS à lui-même.

ADELE à part.

C'est par ici...

FRANCIS idem.

Allons, en route.

ADELE le sousissant.

Je vous tiens... Je vous tiens...

FRANCIS effrayé.

Que dit-elle?

ADELE.

Oh! Vous ne m'échapperez pas... Il faut que... (Elle ôte son bandeau.) Ah! mon Dieu! Pardon, monsieur; je vous prenais pour e mes jeunes compagnes.

FRANCIS à part.

Je respire!

ADELE.

Quelle peur j'ai eue!

FRANCIS à part.

Et moi, donc....

ADELE.

Mais où sont elles? (Appelant.) Fanchette! Liset! Justine!

## SCENE III.

Les mêmes, FANCHETTE, Jeunes filles.

FANCHETTE.

Nous voilà, petite cousine, nous voilà.

ADELE.

C'est affreux.

FANCHETTE.

Qu'as-tu donc?

ADELE.

Me laisser seule et m'avoir mise dans le cas de heurter cet étranger, j'en suis encore toute tremblante!

FRANCIS.

Rassurez-vous, jeunes filles, je suis plus fait pour inspirer la pitié que la crainte... La fatigue m'accable... La faim me dévore.

ADÈLE *le soutenant.*

Ah! mon Dieu!

FANCHETTE.

Une chaise... (*Elles le font asseoir.*) C'est un militaire... Pauvre homme... il lui manque une jambe.

ADÈLE.

Vîte du pain! Des fruits, du vin... (*Les jeunes filles apportent à Francis tout ce qu'Adèle a demandé.*)

FRANCIS *qui mange.*

Que de remerciemens!

ADÈLE.

Mon futur Louis ne tardera pas à revenir du château... attendez-le, c'est un honnête artisan qui ne refuse jamais l'occasion d'être utile à son semblable.

FRANCIS.

Je me sens mieux... beaucoup mieux...

FANCHETTE.

Quelle folie... voyager à pied lorsqu'on porte une jambe de bois.

FRANCIS.

Blessé grièvement dans la dernière guerre, j'obtins mon congé de réforme et décidé à revoir les lieux qui m'ont vu naître, je me mis en route sans réfléchir que mes forces ne me permettaient pas d'accomplir mon projet... enfin je partis et j'allais tomber de fatigue et de besoin sans votre bienfaisante générosité.

ADÈLE.

Votre récit me touche.

FANCHETTE.

J'en ai une barre là!

ADÈLE.

Continuer votre voyage dans l'état où vous êtes serait une nouvelle imprudence. Restez quelques jours avec nous.

FRANCIS.

Impossible... il faut que je parte.

ADÈLE.

C'est aujourd'hui mes fiançailles... demain ma nocce.

FANCHETTE.

Et qui plus est, la fête du village. Saint-Maclou, rien qu'ça!

ADÈLE.

On chantera... on rira... on dansera; plusieurs fermiers des environs viendront prendre part à la fête, et peut-être trouverez-vous dans une cariole une petite place pour continuer votre route.

FRANCIS.

Je craindrais de me rendre importun.

ADÈLE.

Soyez donc tranquille; ma mère qui tient à bail la ferme du château, vous recevra bien... Quant à M. Dumont, le père de Louis, s'il vous paraît sombre, rêveur, c'est que des malheurs continuels ont sans cesse aigri son caractère; au fond c'est un brave homme.

FANCHETTE.

Ça me fait bien plutôt l'effet d'être un surnois... tout le village le juge ainsi... mais c'est égal, vous le prendrez pour ce qu'il est... Il faut profiter du plaisir que l'on trouve, d'autant mieux qu'on n'en rencontre pas souvent.

FRANCIS.

Seulement jusqu'à ce soir.

FANCHETTE.

A la bonne heure... Votre jambe de bois ne vous empêchera pas de danser; je vous retiens pour la première contredanse.

ADÈLE.

Je vais prévenir mon futur... C'est un bon garçon... instruit... honnête.

FANCHETTE.

Oh! C'est un fier homme! il a remporté tous les premiers prix à l'école centrale du chef-lieu du département... Et puis il est à la fois sonneur, musicien, tourneur et terrassier... Faut l'entendre sonner un enterrement, jouer une valse, le voir dessiner un jardin anglais ou tourner une jambe... crac c'est fait en un clin d'œil... justement le v'là.

## SCENE IV.

Les mêmes, LOUIS, Ouvriers avec des pelles et des brouettes.

LOUIS.

Grâce au ciel, ma petite femme, v'là qu'est fini... ton par-rain peut arriver quand il voudra. Les allées du château ont quatre pouces de sable.

FANCHETTE.

Vous vous êtes bien fait attendre, cousin Louis.

LOUIS.

Dame, un jour de noce! Les parens à inviter, les sermons à entendre, les bouquets à cueillir, les complimens à recevoir, et puis le château à préparer, tout ça fait que j'ai été cinq grandes heures éloigné de ma petite Adèle, ce qui n'est pas agréable pour moi.

ADÈLE.

Et encore moins pour elle.

LOUIS.

Maintenant je ne te quitte plus. Dieu! seras-tu gentille demain en mariée! Et moi donc en jabot de dentelle et en habit neuf! Il me semble déjà me voir à la danse. . . . tra la la la, tra la la la. (*En dansant il se heurte dans la jambe de bois de Francis qui est resté assis.*) Ahie!

FRANCIS *se levant.*

Mille pardons, M. Louis.

LOUIS.

N'y a pas de quoi. (*Il se frotte la jambe.*) Une autre fois relevez votre canne. (*Bas à Adèle:*) qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur-là?

ADÈLE.

Un pauvre voyageur accablé de fatigue et mourant de faim; sa misère nous a touchés.

LOUIS *se frottant la jambe.*

Moi aussi.

ADÈLE.

Et nous lui avons offert l'hospitalité pour cette nuit.

LOUIS.

C'est à merveille. (*à Francis.*) Mon brave, soyez le bien venu. (*a part.*) Il m'a fait m'a tout de même. (*Haut.*) Vite à boire à monsieur.

FRANCIS.

J'ai bu.

LOUIS.

Une tranche de jambon.

FRANCIS.

J'ai mangé.

LOUIS.

Faut pourtant que vous acceptiez quelque chose de Louis. . . . Eh! mais! . . . oui, ma foi, votre canne. . . . est une jambe de bois. . . . Parbleu, pour remplacer celle-ci qui me paraît usée, j'en ai une à vous offrir. . . . et une solide encore. . . . Un brave qui est né dans ce village et qui a fait sa cour à ma cousine Fanchette. . .

FANCHETTE *l'interrompant.*

C'est vrai, Louis, et il m'aimait bien. . . . (*a part*) quoique ça il n'a pas écrit une seule fois depuis son départ.

LOUIS.

Ce brave, dis-je, avant de retourner à l'armée m'en a commandé une par précaution. . . . elle est là, dans ma boutique et s'est en son nom que je vous l'offre.

FANCHETTE à part.

Pauvre Ladouceur, je ne le verrai plus.

FRANCIS.

Merci, M. Louis, merci (*Il se lève.*)

LOUIS.

Vous paraissez fatigué; venez dans la grange.... les grains sont rentrés, la paille est fraîche: nous vous réveillerons pour la fête.

FRANCIS.

Que de bonté!

ADÈLE.

Peut-on trop bien accueillir un vieux soldat?

LOUIS.

En effet vous avez servi, et si j'en crois le bouton qui est à votre chapeau, c'est dans le 7<sup>e</sup>. de dragons.

FRANCIS hésitant.

Non.

ADÈLE.

Tant pis, car alors vous connaissiez mon parrain qui était, il y a six ans major de ce régiment.

FRANCIS surpris.

Major?

LOUIS.

Sans doute; M. Degerville, propriétaire de ce château, et colonel maintenant du 6<sup>me</sup>. de hussards.

FRANCIS à part.

Qu'entends-je?

ADÈLE.

Il devait venir à ma noce et ça eût fait beaucoup d'honneur à Louis et à moi... mais on a avancé notre mariage et ce n'est que dans quinze jours qu'il nous sera permis de l'embrasser.

FRANCIS à part.

Voilà qui me rassure.

LOUIS.

C'est un bien honnête homme. S'il est sévère avec les méchants, il est juste avec les bons... ici chacun l'aime comme un père... au régiment chaque soldat se ferait tuer pour lui... qu'il ait jamais besoin d'une jambe de bois, je la lui ferai solide, je vous le promets. A propos de ça, où diable avez-vous gagné l'honneur de porter celle-ci?

FRANCIS.

En Saxe, il s'agissait d'enlever une batterie qui em échait la cavalerie de se déployer dans la plaine. On demande des hommes de bonne volonté, je me présente; je marche à l'ennemi; déjà on croyait le succès certain lorsqu'un maudit boulet me jette à dix pas après m'avoir fracassé la jambe gauche.



LOUIS.

Comment la jambe gauche ? Vous êtes dans l'erreur, mon brave homme, c'est le boulet ou vous qui vous êtes trompé.... C'est la droite que vous voulez dire.

FRANCIS.

C'est juste.... (à part.) imprudent.

LOUIS.

Après tout, que ce soit la droite au lieu de la gauche, c'est fort égal; vous n'en êtes pas moins à plaindre et par cela même digne de tous nos soins.

ADELE.

Louis, voici ton père.

FRANCIS.

Souffrez que je me retire.

LOUIS.

Au revoir, monsieur le soldat.

FRANCIS.

Au revoir. (*soutenu par Adèle, il entre dans la grange au moment où Dumont arrive par le fond.*)

## SCENE V.

LOUIS, ADELE, FANCHETTE, DUMONT.

DUMONT.

Ma chère Adèle, que je vous embrasse.... Madame Thibaut va se rendre ici. Le contrat est dressé. Vous serez bientôt ma fille. je vous souhaite plus de bonheur que je n'en ai éprouvé jusqu'ici.

LOUIS.

Ce jour va, j'espère, vous faire oublier tous vos chagrins.

DUMONT.

Oublier ? jamais !

LOUIS.

Vous me l'avez promis, mon père; d'ailleurs pourriez-vous être triste au moment d'avoir pour bru la plus jolie fille de ce canton.

FANCHETTE, *bas.*

C'est bien flatteur pour les autres.

DUMONT.

Je n'ose encore me réjouir de votre mariage. Le colonel qui en a été prévenu n'a point fait de réponse. En tous cas, s'il en est mécontent, comme cette cérémonie est avancée de quinze jours, il arrivera trop tard pour s'opposer à ma félicité.

*La Jambe de bois.*

ADELE.

Vous lui en voulez encore, monsieur Dumont?

DUMONT.

N'est-il pas la cause de tous nos chagrins? ensemble nous prîmes le parti des armes; ensemble nous fîmes une action d'éclat... il en eut la récompense, et moi je fus oublié. Cette première injustice, que j'attribuai à l'influence de M. Gerville, me révolta; je quittai le service... c'est alors que je connus ma pauvre Louise; je me crus heureux, mais mon fils vint au monde, et elle expira. Fais à cette époque un procès à soutenir contre le colonel; il le gagna et devint par suite l'heureux propriétaire de ce château, tandis que moi je traînais mes jours dans l'obscurité et dans la misère. J'appris qu'il allait affermer ses domaines; je demandai cette ferme à bail... il l'avait, me répondit-il, promise à madame Thibaut, et ce fut elle qui l'obtint. Enfin, toujours le bonheur fut pour lui, et les peines furent pour moi. Et si cette union n'était venue rapprocher les deux familles; si enfin après avoir été choisi pour être l'époux de sa filleule, mon fils ne l'obtenait point, je n'hésiterais pas à croire que le colonel est un mauvais génie né tout exprès pour rendre ma vie pénible et douloureuse.

ADELE.

Quelle erreur est la vôtre! il vous reste un fils de votre mariage: le colonel, plus à plaindre cent fois en perdant ainsi que vous une épouse, ne put conserver une fille qu'il cherchait

DUMONT.

Vous lui tenez lieu de cette fille, et à ce titre je doute qu'il vole sans regret votre mariage avec un artisan.

LOUIS.

Si ce mariage lui avait déplu, il l'eût écrit... Pas de lettre, donc ça lui convient... seulement je crains qu'il ne se fâche en apprenant que nous avons fait la noce sans lui.

FANCHETTE.

Bah! un regard de ma cousine le désarmera. S'il n'est pas pressé nous le sommes; voilà la meilleure raison à lui donner.

DUMONT.

Allons, allons, mes enfans, je commence à sentir que votre bonheur peut assurer le mien.

LOUIS.

Mais la mère Thibaut tarde bien à venir.

DUMONT.

Elle doit amener le notaire, et je m'étonne qu'il ne soit pas encore ici.

ADELE.

En attendant disposons tout pour la fête.

FANCHETTE.

Où dansera-t-on?

LOUIS,

Ici, à moins que le temps qui est un peu couvert ne se gâte tout-à-fait.... mais tenez, en parlant du loup on en voit les oreilles : voilà le notaire.

FANCHETTE.

Ma tante l'accompagne.... Place, place à l'homme des mariages,

LOUIS,

Et des testamens.

## SCENE VI.

Les mêmes, Mad. THIBAUT, le Notaire.

MAD. THIBAUT.

Eh bien ! mes enfans, où en sommes-nous ?

FANCHETTE.

Mais nous en sommes tous à vous attendre, comme vous pouvez voir.

MAD. THIBAUT, à part.

J'attends aussi, moi..... Le colonel ne vient point..... Ce n'est point ma faute ; je lui ai écrit.

DUMONT, au notaire.

Placez-vous à cette table.... Le contrat est rédigé comme nous en sommes convenus.

MAD. THIBAUT.

Oui, mon cher voisin.... oui, votre fils apporte à sa future son talent de tourneur.

FANCHETTE, continuant.

De sonneur, de terrassier, etc.

MAD. THIBAUT, l'interrompant.

Passons sur les qualités.... Et cette petite maison que vous habitez avec lui.

FANCHETTE.

C'est différent.... ceci c'est de la propriété et d'la solide.

MAD. THIBAUT.

Mademoiselle Fanchette, ne vous mêlez pas de la rédaction des articles.

FANCHETTE.

Pourquoi pas ? je suis parente de la mariée et première fille d'honneur.

DUMONT.

Votre fille de son côté apporte à Louis huit cents francs, ses jolis yeux et son innocence.

LOUIS.

Il y a bien des filles qui n'en ont pas tant.

FANCHETTE.

Tiens, est-ce que cette condition est insérée au contrat? Ah! comme objet de forme, seulement.

Mad. THIBAUT, à part.

Ce retard m'étonne.

FANCHETTE.

Allons, que ceux qui savent signer s'approchent.... ça ne sera pas long.... moi je ferai une croix.

ADÈLE.

Je ne sais pourquoi, mais je tremble....

LOUIS.

Je n'ai jamais été si gai.... A propos, et le soldat?

FANCHETTE.

Laissons le dormir; peut-être rêve-t-il qu'il est heureux.... Il s'éveillera toujours assez tôt pour s'apercevoir du contraire.

Mad. THIBAUT, à part.

Il n'arrive point.... Tâchons de gagner du temps. (*Haut.*) Mes enfans.... ce jour est le plus beau de votre vie.... Adèle, aie la douceur angélique de ta mère....

FANCHETTE, à part.

Il vaut autant qu'elle reste comme elle est.

Mad. THIBAUT.

Toi, Louis, sois patient comme mon premier mari.... confiant comme le second.

FANCHETTE, à part.

Aveugle comme le troisième.

Mad. THIBAUT, *continuant.*

Et je te réponds que tu seras le mari le plus heureux de la commune.... Ah! si le défunt ce pauvre Thibaut pouvait revenir....

FANCHETTE, à part.

Il en dirait de belles, je crois.

DUMONT.

Mais le notaire est prêt.... signons....

Mad. THIBAUT, avec un soupir et après avoir regardé de tous côtés.  
Signons.

## SCENE VII.

Les mêmes, LA DOUCEUR.

*Ce dernier entre précipitamment et s'élance au milieu du groupe qui est auprès du notaire.*

LA DOUCEUR, très-brusquement.

Halte là!

*Tout le monde renversé en partie par ce mouvement, s'écrie:*

« La Douceur!!

LA DOUCEUR.

Lui-même, comme vous pouvez voir.... afin d'arriver plus vite j'ai crevé deux chevaux, fait vingt-cinq lieues, vidé quinze bouteilles, et me voilà.

MAD. THIBAUT.

Un peu fatigué, sans doute ...

LA DOUCEUR.

Jamais, quand au bout du voyage je vois de bons vivans et de jolies femmes. (*Il lui prend la taille.*)

MAD. THIBAUT *le repoussant.*

Monsieur La douceur.

LA DOUCEUR, *la main au schakos.*

Ce n'est pas pour vous que je dis ça, mère Thibaut.... vous auriez tort de vous fâcher.

FANCHETTE, *bas.*

C'est pour moi, n'est ce pas?

LA DOUCEUR.

Justement....

DUMONT.

Votre retour m'étonne; quelle nouvelle nous apportez-vous? Le colonel....

LA DOUCEUR.

Se porte à merveille. Il a toujours un excellent cœur, un courage à toute épreuve.... Dans un quart d'heure il sera ici.

DUMONT, *vivement.*

Ici?....

ADELE.

Quel plaisir.... Je suis ravie de son arrivée.... Mon cher Louis, sa présence portera bonheur à notre mariage.

LOUIS.

Je le souhaite.

MAD. THIBAUT.

Comment, ce bon M. Degerville? Aujourd'hui!.... à l'instant!

LA DOUCEUR.

Pourquoi faire l'étonnée; vous le savez mieux que personne que nous devons venir, puisque c'est vous qui nous avez écrit d'arriver.

ADELE, *surprise.*

Comment, ma mère?

MAD. THIBAUT.

Eh! bien oui, mes enfans, oui, M. Dumont.... en mariant ma fille avant l'époque fixée; j'ai craint de fâcher M. Degerville. Comme parrain et comme protecteur d'Adèle, il était juste qu'il assistât à son mariage.

LA DOUCEUR.

Bien pensé, mère Thibaut, bien pensé; vous êtes un peu bavarde, mais vous avez là quelque chose de bon... si vous aviez vingt ans de moins et que vous fussiez la seule dans le pays, je vous ferais un doigt de cour, foi de La Douceur.

MAD. THIBAUT.

Qui vous dit que je me le laisserais faire le doigt de cour?

LA DOUCEUR.

Pardon, excuse; prenons que je n'ai rien dit... d'autant mieux que vous n'avez pas les vingt ans de moins.

FANCHETTE, *bas*.

Et qu'il est à présumer qu'elle ne les aura jamais.

DUMONT, *à part*.

Je me suis flatté trop tôt: le bonheur n'est fait ni pour moi ni pour mon fils. (*Haut*.) Où avez-vous laissé le colonel?

LA DOUCEUR.

Sur la route, dans sa chaise de poste et brûlant le pavé comme s'il rejoignait son régiment pour assister à une bataille.

ADÈLE.

Que disait mon parrain dans le voyage?

LA DOUCEUR.

Bien des choses... Il est affreux, s'écriait-il, qu'Adèle que j'aime comme ma fille, n'attende pas mon retour pour former des nœuds auxquels mon bonheur semble attaché.

MAD. THIBAUT.

J'étais bien sûr qu'il se fâcherait.

LA DOUCEUR.

Après tout, ajoutait-il, si ma filleule aime Louis, je connais son empressement, il est bien naturel; à son âge, l'amour compose une partie de l'existence.

ADÈLE.

Tu l'entends, Louis?... il nous approuve.

LA DOUCEUR.

Ensuite il disait: quelle folie d'épouser un artisan sans fortune. Ma protection pouvait assurer à ma filleule un avenir plus heureux.

DUMONT, *à Louis*.

Voilà ce que je redoutais pour toi.

LA DOUCEUR.

Non, disait-il en se renfonçant dans sa chaise de poste, le bonheur a été placé dans l'amour et dans l'égalité des conditions. Adèle doit épouser Louis; il est pauvre, c'est malheureux, mais il est honnête homme, c'est beaucoup. Je n'ai pas d'enfants: eh bien! après ma mort ils seront mes héritiers et je réparerai envers eux l'injustice du sort.

LOUIS.

Mon père, ceci doit vous raccommo-der avec lui.

LA DOUCEUR.

Enfin, après avoir changé d'avis douze fois par lieue, et juré contre les postillons vingt fois par relais, voilà ce qu'il a décidé.... Ecoutez bien!....

*(Ils se rangent autour de lui.)*

FANCHETTE.

Vîte, arrivez vous autres, voici monsieur le colonel.

*Les paysans vont audevant de lui.*

## SCENE VIII.

Les mêmes, DEGERVILLE.

DEGERVILLE.

Je suis sensible, mes amis, à ces marques de votre bon souvenir : madame Thibault, serviteur ; bonjour, mon Adèle. *(Il l'em-brâsse.)*

ADÈLE.

Monsieur.....

DEGERVILLE.

Appelle moi ton père, ton ami.... Dumont, je suis ravi de vous voir. *(Il lui prend la main.)*

DUMONT, avec embarras.

C'est un plaisir que je partage, assurément....

FANCHETTE, à part.

Le menteur.....

DEGERVILLE.

Et toi aussi, Louis, touche là. *(Il lui présente la main.)*

LOUIS.

Oh! M. le colonel.... je n'oserai jamais. *(Il essuie plusieurs fois sa main à son gilet.)*

DEGERVILLE.

Viens, te dis-je. La main de l'honnête homme qui, par son industrie, contribue à la prospérité de l'état, et celle du guerrier qui le défend, peuvent se toucher sans honte. *(Louis donne la main au colonel.)*

DUMONT.

Tout est prêt, monsieur, pour la signature de l'acte.

Mad. THIBAUT.

Et nous n'attendions plus que vous.... *(Bas.)* Je craignais que ma lettre ne vous fût point parvenue.

DEGERVILLE.

Mon arrivée vous prouve le contraire. Eh! mais, tout ici annonce la joie, le bonheur.

LOUIS.

Ce doit être, M. le colonel, puisque dans quelques instans Adèle sera mon épouse.

ADÈLE.

Louis a raison.... Prenez vite la plume et approuvez notre mariage.

DUMONT, *à part.*

Il hésite!

DEGERVILLE.

Mes enfans.... c'est au château et non ici que cette cérémonie doit avoir lieu. J'ai d'ailleurs à m'entretenir avec mad. Thibaut sur des choses qui doivent assurer votre bonheur; permettez que nous restions seuls un instant.

LOUIS.

Bien volontiers. M. le colonel: (*à part.*) y a du louche.

DEGERVILLE.

Dumont, excusez-moi.

DUMONT.

Vous excuser, et pourquoi?... N'êtes-vous pas le maître?... seulement, je vous prie de réfléchir qu'un mot de vous, un seul mot, peut rendre mon fils heureux ou le réduire au désespoir.

DEGERVILLE.

Soyez tranquille. Adèle, restez....

(*Tout le monde sort, excepté Adèle, sa mère et le colonel.*)

## SCENE IX.

DEGERVILLE, ADELE, M<sup>me</sup>. THIBAUT.

DEGERVILLE.

Adèle, je serais peut-être en droit de vous adresser des reproches; ma conduite envers vous méritait plus de confiance.

MAD. THIBAUT.

Pardonnez-lui, M. le colonel; elle est si jeune, et M. Dumont était si pressé.

ADÈLE.

Je suis plus coupable que lui. Louis et moi nous nous aimons de toute notre ame, et le jour qui devait nous voir unis ne nous semblait jamais arriver assez tôt.

DEGERVILLE.

Quelle folie. Adèle, né moi-même d'une famille pauvre, que le commerce se plut à enrichir, j'ai appris de bonne heure à connaître et à respecter l'artisan. Malheureusement l'industrie ne conduit pas toujours à la fortune, et la pauvreté dans le ménage amène toujours les regrets.



MAD. THIBAUT.

Voilà ce que j'ai dit cent fois à ma fille.

DEGERVILLE.

Louis a de la conduite, de l'activité, il fera tout pour la rendre heureuse, j'aime à le croire; mais on ne reste pas toujours deux: une famille nombreuse peut arriver, le gain d'un homme travaillant pour tous ne sera peut-être pas suffisant pour vous procurer non le superflu, mais le strict nécessaire. . . . Adèle, c'est alors que tu maudiras un hymen conclu sans réflexion, et que tu sentiras que l'amour a besoin d'avoir pour appui un peu de cette aisance qu'on dédaigne au jour de mariage, mais dont par la suite on sent la nécessité.

ADÈLE.

Le cœur ne calcule pas, et l'exemple prouve que les unions fondées sur l'intérêt ne sont pas toujours les moins heureuses.

DEGERVILLE.

Elles ont du moins ce qui suffit pour faire croire au bonheur. Je ne veux point ici m'opposer à ton choix, je n'en ai pas le pouvoir; je l'aurais que je dédaignerais ce triste avantage, mais j'ai promis de te servir de père, et ma raison doit éclairer la tienne. Réfléchis à ta situation: je suis riche, c'est sur toi qu'en perdant une fille adorée je reportais toutes mes espérances; laisse ton père adoptif se charger du soin de découvrir l'époux qui convient à ton cœur. Il est dans mon régiment de jeunes officiers dont la fortune égale le mérite et qui se trouveront heureux de posséder la filleule du colonel de Gerville.

MAD. THIBAUT.

Bien pensé!

ADÈLE, *au colonel.*

L'éducation que je tiens de vos bienfaits me donne malheureusement des armes contre vous. C'est par elle que j'appris que l'égalité des conditions est presque toujours la base du repos. Sans naissance dois-je étaler l'orgueil d'une riche héritière, ou dois-je m'exposer à ce qu'un époux plus fortuné que moi me reproche sans cesse l'état obscur dans lequel je suis née? non; plutôt renoncer au titre d'épouse et de mère. Louis était l'ami de mon enfance; j'appris à l'aimer même avant de savoir ce que c'était que l'amour; ce temps a changé cette habitude en besoin: vouloir me séparer de lui serait s'opposer à mon bonheur.

MAD. THIBAUT.

Eh bien, M. le colonel, vous l'entendez, voilà les raisons que toujours elle me donne.

ADÈLE.

Ces biens d'ailleurs dont vous me vantez la possession, n'offrent souvent qu'une fausse stabilité. . . . Il est autant de riches qui

*La Jambe de bois,*

tombent que de pauvres qui s'élèvent, et il vaut mieux monter que de descendre; l'amour propre y gagne de toutes les façons, la seule richesse est le travail! Celle-là ne craint pas les coups du sort... la source en est pure, le résultat certain... elle est de tous les lieux... de tous les temps... sans doute on doit de la reconnaissance à l'époux qui vous apporte une brillante fortune... mais que ne doit-on pas à celui qui chaque jour travaille à vous en faire une... la peine qu'il se donne est vivement sentie par le cœur d'une épouse; pour en alléger le poids, elle aime à partager ses travaux: de là naît la nécessité de se prêter un appui réciproque, et de là se forme un amitié que rien ne peut détruire. On s'aime davantage quand on est malheureux ensemble et lorsqu'ensemble on trouve dans le travail le moyen d'échapper au malheur.

MAD. THIBAUT.

Voilà ce que je disais à ton âge, et Dieu sait alors comme je raisonnais.

ADÈLE.

Il est trop tard d'ailleurs pour laisser l'ambition prendre la place de l'amour... Le fils de M. Dumont depuis long-temps voit en moi la femme qui lui est destinée; sa famille a fondé sur cette union des espérances qu'il y aurait de l'ingratitude à ne pas chercher à réaliser; se dédire quand ce mariage est prêt à se conclure, serait faire douter ou de la bonne foi de ma mère ou de la sincérité des sermens que je fis à Louis. Il m'en coûterait trop d'être heureuse et de savoir que mon abandon a fait le malheur de celui que j'avais juré de chérir.

MAD. THIBAUT.

Grands mots que tout cela... J'oli mariage, ma foi... épouser un ouvrier, un terrassier. Je te prédis qu'après trois mois de ménage, ton Louis sera sot comme mon premier mari, ivrogne comme mon second et brutal comme mon troisième. Monsieur le colonel a trop d'esprit pour se rendre à tes raisons.

DEGERVILLE.

Adèle, je suis content de la confiance que tu viens de me montrer... je voulais te convaincre, tu m'as persuadé... Cet hymen peut faire ton bonheur, plus tard il s'accomplira.

ADÈLE, *surprise.*

Plus tard.

DEGERVILLE.

Des raisons importantes m'obligent à le retarder.

ADÈLE.

Mais la fête...

MAD. THIBAUT.

Servira à célébrer le retour de monsieur le colonel.

ADÈLE.

Louis sera désolé . . .

MAD. THIBAUT.

Silence, ma fille!

DEGERVILLE.

Madame Thibaut, prévenez Dumont du résultat de notre entretien.

*(La mère Thibaut sort avec sa fille.)*

## SCENE X.

DEGERVILLE, *seul.*

Pauvre enfant! elle regarde comme un vol fait à son bonheur ce retard que j'exige . . . si elle savait dans quel but . . . c'est alors qu'elle me chérirait . . . Oui, j'ai ici bien des infortunes à réparer . . . bien des douleurs à rendre moins vives. Dumont, tu apprendras bientôt à connaître celui que tu as si mal jugé. Le jour se couvre, *(ici le jour baisse.)* rentrons au château.

## SCENE XI.

DEGERVILLE, FRANCIS.

FRANCIS, *à lui-même.*

J'ai dormi plus long-temps que je ne voulais.

DEGERVILLE.

Qui va là?

FRANCIS.

Le soldat blessé auquel on a donné l'hospitalité.

DEGERVILLE.

Un soldat!

FRANCIS.

Et qui va se remettre en route sur-le-champ.

DEGERVILLE.

A moins d'une affaire très-urgente, vous ferez une folie. Le temps est à l'orage et les chemins déjà si mauvais seront bientôt impraticables.

FRANCIS.

Au petit bonheur. Je m'en retirerai de mon mieux. *(A part.)*  
 Cette voix ne m'est pas inconnue . . .

DEGERVILLE.

Restez, mon camarade; au nom du propriétaire de ce château, je vous y offre un asile pour cette nuit; demain, au point du jour vous partirez si vous le jugez convenable.

FRANCIS.

On m'a déjà fait une pareille offre... je n'ai pas pu l'accepter.  
(*A part.*) C'est singulier.

(*il se rapproche du colonel, il cherche à distinguer ses traits.*)

DEGERVILLE.

Prenez au moins cette bourse, gloire et fortune ne vont pas toujours ensemble... On peut recevoir sans honte ce qui est offert avec plaisir.

FRANCIS.

Mille remerciemens... (*En prononçant ces mots, Francis s'approche davantage du colonel; il allonge le bras pour recevoir la bourse. En se baissant pour remercier, il se trouve presque sous la figure de Degerville. Les traits de ce dernier le frappent, il se relève, se retire précipitamment à quelques pas, en disant d'un ton brusque.*) Je ne reçois point l'aumône... (*A part.*) C'est lui... sa vue ranime toute ma fureur... je me vengerai!

DEGERVILLE.

La fierté dans le malheur est souvent une vertu. Si vous vous décidez à ne pas partir, souvenez-vous que le colonel du 6<sup>m</sup>e de hus-sards est devant vous, et que son château sera toujours ouvert à ses braves frères d'armes.

FRANCIS.

Colonel, je reste.

(*il arrache vivement le bouton de son chapeau et le met dans sa poche.*)

## SCENE XII.

Les Mêmes, LOUIS, ADELE, DUMONT, LADOUCEUR,  
Mad. THIBAUT, FANCHETTE, PAYSANS, PAYSANNES.

DUMONT, *avec humeur.*

Colonel, ce que l'on vient de m'apprendre est-il vrai?

LE COLONEL, *avec bonté.*

Oui, mon vieil ami, je retarde le mariage de votre fils.

DUMONT, *de même.*

Et pourrait-on savoir quel motif...

LE COLONEL, *l'interrompant.*

Permettez-moi de vous en faire encore un mystère.

DUMONT.

Je ne puis y voir qu'une nouvelle preuve de votre inimitié pour moi,

LE COLONEL.

Dumont, vous changerez bientôt de langage.

LOUIS.

Mais, M. Degerville, plus tard c'est bien long,

Mad. THIBAUT.

Si M. le colonel le permet, nous allons nous mettre en marche.

ADÈLE.

Tous ces braves villageois brûlent du désir de célébrer votre retour... permettez leur de se livrer à toute la joie qu'il leur inspire.

DEGERVILLE.

Mes amis, je la partage, et dans une heure je vous attends tous au château. Dumont, vous serez des nôtres?

DUMONT, *avec intention.*

Oui, colonel, nous nous reverrons.

LOUIS, *à Francis.*

Tiens, vous voilà? Vous tombez joliment mal; mon mariage et votre jambe ont un fier air de famille au moins.

FRANCIS.

L'une est cassée.

LOUIS.

Oui, et l'autre ne tardera peut-être pas à l'être.

LA DOUCEUR, *à tout le monde.*

C'est bien convenu, dans une heure en route... Surtout les filles à droite et les garçons à gauche. Il y a des raisons municipales pour qu'on ne se mêle pas.

MAD. THIBAUT.

À gauche, Fanchette, à gauche.

*(On se sépare à regret et l'on part au bruit d'une musique villageoise vers le château. Francis paraît méditer quelque sinistre projet; pendant que ce tableau s'exécute, Dumont reste sur l'avant-scène et regarde avec amertume le colonel qui s'éloigne.)*

DUMONT, *à part.*

Aujourd'hui mon fils sera l'époux d'Adèle, ou le colonel m'aura donné la mort.

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME.

*Le théâtre représente une salle du château ouverte dans le fond, au-delà on aperçoit la terrasse, et dans le lointain les allées du parc, à droite et à gauche sont plusieurs portes.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

LA DOUCEUR, *seul.*

Depuis mon arrivée, je n'ai pu glisser deux mots à la jolie Fanchette, sa tante exerce sur elle une surveillance qui ferait reculer un régiment, fut-il de bussards... Il faut pourtant que Fanchette apprenne que je l'adore toujours. Voici un petit billet. (*On entend venir*) Ah! les voilà... C'est bien le diable si pendant le bal et le souper, Fanchette ne trouve pas moyen... Cachons la dépêche, et tâchons que l'ennemi soit dupe de la manœuvre.

### SCÈNE II.

LA DOUCEUR, MAD. THIBAUT, LOUIS, ADELE, FANCHETTE, FRANCIS, Villageois des deux sexes.

LOUIS, *entrant le premier.*

Par ici... par ici...

MAD. THIBAUT.

Où nous conduis-tu donc?

LOUIS.

C'est facile à voir, dans cette galerie désignée pour la fête.

ADELE.

L'orage est passé. On pourrait danser dans le parc.

FRANCIS.

Impossible, le sable est encore tout mouillé. Moi qui vous parle j'ai manqué d'y laisser ma jambe de bois. Heureusement que M. Louis en a une à mon service.

LA DOUCEUR.

Oui, la mienne... Ah! ça mais je ne vois pas monsieur Dumont, est-ce qu'il serait encore fâché, corbleu il aurait tort, si mon colonel agit de la sorte, c'est qu'il a de bonnes raisons pour cela; si quelqu'un doit se plaindre c'est plutôt le fils que le père. Quand il s'agit d'épouser une jolie fille, l'impatience est de rigueur. (*bas à Fanchette*). Une lettre pour vous.

FANCHETTE, *bas*.

On regarde.

LOUIS.

Mon père n'a pu voir sans regret un retard qui menace de détruire le bonheur que ce mariage promettait à tous deux, bientôt la raison prendra le dessus.

LA DOUCEUR, *bas à Fanchette*.

Corbleu, prenez-donc la lettre.

FANCHETTE, *bas*.

Je la tiens...

MAD. THIBAUT, *à part, qui a tout vu*.

Une lettre!... Ah, monsieur Ladouceur, c'est bon à savoir.

ADELE.

Mais mon parrain ne vient pas... Dites-donc, mes amis, si nous allions au-devant de lui.

LADOUCEUR.

Bien pensé (*à part*). En chemin j'aurai l'ultimatum de Fanchette (*haut*). Mon colonel sera ravi de cette marque d'attention. Louis, le bras à cette jolie enfant et ne le pressez pas trop en route s'il y a possibilité. Belle Fanchette, permettez.

*Il va pour lui prendre le bras.*

MAD. THIBAUT.

Non, monsieur Ladouceur, non, c'est à moi que vous donnerez le bras.

LADOUCEUR.

C'est juste, l'âge avant tout, il faut du respect (*à part, en présentant le bras à madame Thibaut*). Que le diable l'emporte (*haut*). Allons, en marche. (*Ils sortent tous excepté Francis*.)

## SCENE III.

FRANCIS, *seul*.

Quel singulier hasard. Degerville ici, Degerville qui, major de mon régiment, me fit commencer pour vol à passer dans les fers le reste de ma vie. Ah! sa présence ranime une fureur que je croyais éteinte. Je ne demandai pour grâce que la mort, on me la refusa; c'est à Degerville que je dois le déshonneur et la misère. J'ai juré de me venger. J'accomplirai mon ser-

ment. Six ans de souffrances et cette prétendue blessure me rendent méconnaissable... Si je pouvais le frapper sans être découvert. Un jour de marché encore et je serai hors de France. Si, profitant de l'hospitalité que m'a donné le fils de Dumont, je... quelle affreuse idée!...

## SCENE IV.

## FRANCIS, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Je vous trouve à propos monsieur le soldat, je voudrais...

FRANCIS.

Impossible, j'ai affaire.

FANCHETTE.

Deux mots seulement.

FRANCIS.

Voyons, que voulez-vous?

FANCHETTE.

Un petit service; mais surtout promettez-moi le secret; ma tante, voyez-vous, est d'une sévérité. Quand elle avait quinze ans l'amour des autres ne la contrariait pas; aujourd'hui qu'elle en a cinquante, ce n'est plus du tout la même chose (*avec embarras*). Il faut que vous sachiez que monsieur Ladouceur...

FRANCIS, *l'interrompant.*

Monsieur Ladouceur, ce brutal.

FANCHETTE.

Justement... C'est mon amant.

FRANCIS.

Je vous en fais mon compliment; ensuite.

FANCHETTE.

Monsieur Ladouceur, dis-je, avant son départ pour l'armée m'aimait à la folie.

FRANCIS.

Et à son retour ce n'est plus cela.

FANCHETTE.

Pas du tout. Quand ma tante a le dos tourné, il me serre la main; il me marche sur le pied; il me presse à m'en faire trouver mal; à cette attention-là on reconnaît facilement un homme qui cherche à vous plaire, et la preuve, c'est qu'il vient de me remettre une lettre dans laquelle, j'en suis sûre, il me parle de son amour.

FRANCIS.

Il faut la lire.



FANCHETTE.

Ce serait déjà fait, mais il y a une chose qui m'embarrasse, c'est qu'il n'écrit pas bien et que je lis très-mal.

FRANCIS.

Et vous venez me prier...

FANCHETTE.

De déchiffrer ça, pendant que ma tante qui ne se doute de rien fait la gentille au château.

## SCENE V.

Les mêmes, Mad. THIBAUT, dans le fond.

Mad. THIBAUT, à part.

J'étais sûre de la trouver ici.

FANCHETTE.

Elle est coquette ma tante, plus coquette que moi.

FRANCIS, riant.

C'est beaucoup dire.

FANCHETTE.

Nous sommes seuls. Lisez vite, vite, vite.

( Elle lui remet la lettre )

FRANCIS, lisant.

« Ma chère Fanchette: je vous aime toujours ou le diable m'emporte ..

FANCHETTE, l'interrompant.

Comme c'est tendre.

FRANCIS, continuant.

« En dépit de votre vieille folle de tante, il faut que je vous parle....

Mad. THIBAUT, à part.

L'impertinent.

FRANCIS, continuant.

« Rendez-vous à neuf heures pendant le souper dans l'orange (bas). A neuf heures, bon (haut). J'y serai militairement de corps et d'âme.

Mad. THIBAUT, à part.

J'y serai aussi moi.

FRANCIS, lisant.

« Votre amant Ladouceur... avec paraphe...

FANCHETTE.

Pauvre garçon, il y sera militairement... Dieu que c'est aimable!

*La Jambe de bois.*

4

FRANCIS , *à part.*

Pendant ce rendez-vous le colonel n'aura pas Ladouceur pour le défendre, bien.

FANCHETTE.

Décidément il faut que j'apprenne tout-à-fait à lire... J'en sens à présent toute l'utilité... Ma lettre.

FRANCIS.

La voilà.

MAD. THIBAUT , *la saisissant.*

Merci M. le lecteur, je la garde.

FANCHETTE.

Ah ! ma tante !

MAD. THIBAUT.

Oui, mademoiselle, cette tante que l'on traite de folle, mais qui n'est, comme vous pouvez voir ni aveugle, ni sourde. Ah ! mademoiselle reçoit des billets doux.

FRANCIS.

Mère Thibaut, c'est de son âge.

MAD. THIBAUT

S'il est de son âge d'en recevoir, il est du mien de les inter-cepter. Fi, que c'est laid, de recevoir des lettres, et de qui? d'un soldat qui change d'amour comme de caserne; et qui, comme tous les monstres d'hommes ne pense pas un mot de ce qu'il écrit, je sais ce qu'il en est. J'ai passé par-là.

FRANCIS.

Raison de plus pour être indulgente.

FANCHETTE.

Sans doute; d'ailleurs, ce n'est pas ma faute, je ne peux pas empêcher ce garçon de m'aimer, ajoutez à cela que j'ai vingt ans, et puisque ma cousine se marie, je ne vois pas pourquoi je ne cherchais pas à me marier aussi.

MAD. THIBAUT , *avec humeur.*

C'est ce que nous verrons, mademoiselle.

## SCÈNE VI.

Les mêmes, DUMONT.

MAD. THIBAUT.

Vous voilà, monsieur Dumont; c'est bien heureux: votre absence était déjà blâmée par chacun de nous.

DUMONT.

Je viens m'expliquer avec le colonel; puisque vous voilà, souffrez que je vous parle sans témoins.

MAD. THIBAUT.

Fanchette, allez m'attendre dans la grande allée ; si vous rencontrez Ladouceur, songez à ne lui rien dire ; je serai là du reste.

FANCHETTE, *à part.*

C'est bien ce qui me fâche. J'aimerais autant qu'elle n'y fût pas.

FRANCIS, *à part.*

Allons prendre connaissance des localités et tâchons de me venger sans me compromettre.

(*Il sort à droite et Fanchette à gauche.*)

## SCENE VII.

Mad. THIBAUT, DUMONT.

DUMONT.

Madame Thibaut, je serais en droit de vous faire des reproches ; sans la lettre que vous fîtes parvenir au colonel, Adèle serait aujourd'hui l'épouse de mon fils.

MAD. THIBAUT.

J'ai cru bien faire, mon cher monsieur Dumont, et je ne me repens pas d'avoir agi de la sorte . . . Le parrain d'Adèle est un homme à ménager.

DUMONT, *avec amertume.*

Toujours des égards pour lui, toujours des attentions pour la richesse, rien pour le malheur.

MAD. THIBAUT.

Qu'importe, un jour de plus ou de moins ; le retard qu'il apporte à ce mariage ne sera pas de longue durée.

DUMONT.

En êtes-vous certaine . . . d'après ce que je viens d'apprendre, le colonel avait l'intention de marier sa filleule à l'un des officiers de son régiment.

MAD. THIBAUT, *avec embarras.*

On vous aurait dit cela.

DUMONT.

L'un de ses officiers, porteur d'un ordre important, est attendu aujourd'hui au château ; c'est jusqu'à son arrivée que le mariage de mon fils est retardé, et c'est peut-être à ce militaire que la main d'Adèle est destinée.

MAD. THIBAUT.

Il est vrai, M. Dumont, M. Degerville a offert à Adèle un jeune officier pour mari. J'ignore si c'est celui qu'on attend.

DUMONT, *avec rage.*

Il suffit (*à part.*) Voilà ce que je voulais savoir... Degerville, j'ai pu souffrir le malheur pour moi, mais pour mon fils, jamais (*Haut.*) Voici le colonel, laissez-nous.

MAD. THIBAUT, *à part.*

Courons rejoindre Fanchette, je vais la mettre sous clef dans la reserre (*Haut.*) Au revoir, M. Dumont. *Elle sort*

## SCENE VIII.

### DUMONT, DEGERVILLE.

DEGERVILLE.

Je suis content de vous voir, mon camarade, je craignais d'être privé de ce plaisir.

DUMONT, *très-froidement.*

Nous saurons bientôt si ce n'est pas un autre nom qu'il convient de donner à ma visite.

DEGERVILLE.

Je ne vous comprends pas.

DUMONT, *de même.*

Je viens avoir avec vous une explication.

DEGERVILLE.

Parlez, je vous écoute.

DUMONT.

Aigri par l'injustice des hommes et par la bisarrerie du sort, qui depuis mon enfance s'est plu à me priver de ses faveurs, j'ai, jusqu'à ce jour, supporté le poids d'une vie qui m'est odieuse... Un fils, seul espoir de ma vieillesse, me fut donné par le ciel; son bonheur devenait mon unique pensée, et dans ma sollicitude je ne cherchais plus plus qu'à éloigner de lui les orages qui avaient si souvent grondé sur ma tête; son mariage avec votre filleule m'offrit les moyens d'y parvenir. Je crus alors que le destin bornait à moi seul les peines de ma famille... Etrange erreur! Vous paraissez, tout est détruit? et votre présence semble m'annoncer que les malheurs du père doivent encore s'étendre sur les jours de son fils.

DEGERVILLE.

Qu'entends-je! .. Eh quoi, Dumont, c'est vous avec qui je fis mes premières armes, vous que je me plus à appeler mon ami, qui supposez...

DUMONT.

Colonel, je suppose ce qui malheureusement est vrai. Jusqu'à présent il n'est question, je le sais, que d'un léger retard, mais qui m'assure que ce n'est point un prétexte pour arriver à un refus?

DEGERVILLE.

Ma parole... et vous savez qu'un soldat ne fit jamais de faux sermens.

DUMONT.

Pourquoi cacher alors avec tant de soins le motif qui vous fait agir ? Père de l'un des époux, ne puis-je savoir quand ce mariage aura lieu ? ne puis-je enfin annoncer à mon fils ce qu'il doit craindre ou ce qu'il doit espérer ?

DEGERVILLE.

Non, Dumont, non ; j'ai des raisons pour me taire.

DUMONT.

J'en ai, moi, pour vous inviter à parler.

DEGERVILLE.

Tout s'expliquera bientôt, et c'est alors que vous connaîtrez le colonel Degerville.

DUMONT.

Cette dernière épreuve est inutile... j'ai su lire dans son âme.

DEGERVILLE.

Que voulez-vous dire ?

DUMONT.

Qu'assez long-temps je fus le jouet de l'intrigue ; c'est le malheur de ma famille que vous voulez ! c'est à un autre que la main d'Adèle est promise ! mais je le jure ici, cet hymen ne s'accomplira pas.

DEGERVILLE.

Dumont, pour me parler de la sorte, oubliez-vous que vous êtes chez moi.

DUMONT.

L'oublier ! Non, M. Degerville, il suffirait de mon malheur pour m'en ressouvenir ; je conçois que mon langage vous étonne : c'est celui d'un père qu'on pousse au désespoir. Mon fils aime votre filleule, sa félicité, la mienne, dépendent de cette union ! Eh bien, je désire... je veux qu'à l'instant... ici même, ce mariage soit conclu... ou vous me rendrez raison d'un retard dont vous refusez de me faire connaître la cause.

DEGERVILLE.

Dumont, je pouvais céder à vos prières, mais à vos menaces, jamais ! Sortez d'ici.

## SCENE IX.

Les Mêmes FRANCIS.

FRANCIS, à part.

Qu'entends-je ? (Il prête l'oreille.)

DUMONT.

Il est plus facile de chasser un malheureux que de le combattre! Degerville, j'ai des armes.

*Il sort des pistolets de sa poche.*

FRANCIS, à part.

A merveille, rendons-les tous témoins de cette provocation.

*Il s'éloigne précipitamment.*

DUMONT.

Je ne sortirai d'ici qu'après avoir vengé sur toi tous les maux que j'ai soufferts.

DÉGERVILLE.

Malheureux! que vas-tu faire? sors, te dis-je, et crains d'exciter la colère d'un homme dont tu embrasseras bientôt les genoux.

DUMONT.

Moi à tes pieds, plutôt mille fois la mort; ton sang ou le mien doit couler; viens, te dis-je, ou je déclare que tu es indigne des grades dont tu es honoré.

DÉGERVILLE, furieux.

C'en est trop. (*Il prend un pistolet.*) Sortons, tu me forces à atterter aux jours d'un ami, et je te rends seul responsable de tous les maux qu'il en peut résulter.

*Ils vont pour sortir, mais ils sont arrêtés par toutes les personnes de la noce que Francis a été chercher.*

## SCENE X.

Les Mêmes, Mad. THIBAUT, LOUIS, FRANCIS, ADELE,  
VILLAGEOIS, LA DOUCEUR.

LOUIS.

Pourquoi ces cris, ces armes?

DUMONT.

Pour venger ton offense et la mienne.

LA DOUCEUR.

Colonel, il vous un second, me voilà.

ADELE.

Vous nous perdez en voulant nous servir.

DÉGERVILLE.

Rassurez-vous, mes amis, l'injuste emportement d'un père ne me fera point oublier les promesses faites à son fils; je le répète encore, vous serez époux quelles que soient les suites de cette affaire; je suis trop juste pour confondre l'homme qui, sans murmurer, sait se soumettre aux circonstances, avec celui qui sans raison insulte à l'amitié.

LA DOUCEUR.

Bien, mon colonel.

DEGERVILLE.

M. Dumont, vous avez entendu ce que je viens de promettre à vos enfans, maintenant venez, si vous l'osez, percer la poitrine de celui qui a juré leur bonheur.

DUMONT.

Colonel, j'en avais mal jugé, j'aime à le croire; pour m'en convaincre, faites ce qu'exige le vœu de mon cœur et l'amour de mon fils, j'abandonne son destin à votre générosité; loin de moi cette arme indigne de ma main, loin de moi surtout le désir d'attenter à votre existence.

(*Il jète le pistolet aux pieds du Colonel.*)

FRANCIS, à part.

Facheux contre-temps.

LA DOUCEUR.

Touchez là, M. Dumont, je vous approuve. . . . J'aime mon colonel plus que ma vie, et avant d'arriver jusqu'à lui, il aurait fallu que votre balle me privât du peu de jours que j'ai consacrés à sa défense.

(*Il ramasse le pistolet.*)

DEGERVILLE, à la Douceur.

Donnez, Dumont, si je fausse mon sermen, ressouvenez-vous que j'ai entre les mains de quoi vous en rendre raison.

(*Il sort.*)

FRANCIS, à part.

Je ne tarderai pas à le rejoindre.

## SCENE XI.

Les MÊMES, excepté le COLONEL.

LA DOUCEUR.

Allons, en place, que cet évènement ne nuise en rien à vos jeux, voilà du vin pour rafraîchir les uns, et des violons pour échauffer les autres; amis, buvons à la santé des jolies filles et de celles qui ont oublié de l'être. (*A part.*) Je ne vois pas Fanchette.

MAD. THIBAUT.

Cherche, elle est sous la clef.

(*On boit et on se dispose à danser.*)

DUMONT, *à part, sur le devant de la scène.*

Rester à cette fête me serait impossible...

FRANCIS, *bas.*

Eh! quoi! vous vous éloignez? Ah! ça, je passe la nuit chez vous.

DUMONT.

Je laisserai ouverte la porte du jardin.

FRANCIS.

Il suffit; au revoir.

*(Dumont sort sans être aperçu.)*

## SCENE XII.

LOUIS, FRANCIS, ADÈLE, LA DOUCEUR, Madame THIBAUT, PAYSANS.

*(Tous les personnages ont descendu la scène.)*

MAD. THIBAUT.

Monsieur le soldat nous fera-t-il l'honneur de danser avec moi.

LA DOUCEUR.

Belle question, j'aime à croire qu'en sa qualité d'invalidé, ce monsieur n'a qu'une jambe, elle est du moins toute à votre service.

FRANCIS.

Précisément.

LOUIS.

Vite, la contredanse obligée, la ronde de rigueur; ah! ça, je ne vois plus mon père, où est-il donc?

FRANCIS.

Chez lui.

ADÈLE.

Comment, chez lui?

FRANCIS.

Oui, un reste de rancune contre M. Degerville.

LOUIS.

Le départ de mon père me chagrine; si vous me permettez, mes amis, j'irai le chercher, et bon gré, mal gré, je le forcerai à être des nôtres.

FRANCIS.

C'est une commission que je puis remplir.

ADÈLE.

En effet, Louis, si monsieur veut avoir cette complaisance.

FRANCIS.

Bien volontiers, dans un instant je serai de retour.



LOUIS.

Va comme il est dit; vous le ramènerez, n'est-ce pas ?

FRANCIS.

Comptez sur moi. (*Bas à la Douceur et à Mad. Thibaut.*) Dumont est un homme qu'il faut surveiller.

LA DOUCEUR.

Je le crois. (*Haut.*) Commençons. (*A part.*) Neuf heures ne vont pas tarder à sonner, nous verrons si Fanchette sera exacte au rendez-vous.

MAD. THIBAUT, *bas à Francis.*

C'est moi qu'il trouvera dans l'orangerie, ma nièce est enfermée dans la resserre.

FRANCIS, *à part.*

Je tirerai parti de cette confiance, arrangeons nous de manière à être vu de tout le monde.

(*Il sort.*)

## SCENE XIII.

LA DOUCEUR, Madame THIBAUT, LOUIS, ADÈLE, VILLAGEOIS.

ADÈLE, *à Louis.*

Pour nous mettre en train, chante-nous la ronde du tourneur de chaise.

LOUIS.

Et du tourneur de jambes; par contre-coup, mes amis, écoutez, m'y voilà.

(*On fait cercle autour de lui.*)

## RONDE.

Air :

Tendre par goût, par caractère,  
Et moins en tourneur qu'en turon,  
J'aime, dans l'ombre du mystère,  
A tourner autour d'un tendron.  
Mon œil malin gaiment se tourne  
Sur la gaze de la beauté;  
Avec plaisir il y séjourne,  
Mais si la belle a de la fierté,  
(*Imitant le bruit du tour.*)

Brou, brou, brou,  
J' tourne, j' tourne, j' tourne,  
Brou, brou, brou,  
J' tourne la tête de côté.  
(*Les Villageois dansent sur le refrain.*)

La Jambe de bois.

5

*Deuxième couplet.*

A cet enfant de la victoire,  
 Qui mit l'étranger aux abois,  
 Grátis, des lauriers de sa gloire,  
 Je fais une jambe de bois.  
 La poche où mon argent séjourne  
 Appartient à l'humanité ;  
 Pour les braves je la retourne,  
 Mais vois-je un poltron sans gaité,  
     Brou, brou, brou,  
 J' tourne, j' tourne, j' tourne,  
     Brou, brou, brou,  
 J' tourne la tête de côté.

*(A la fin de la ronde, toutes les personnes de la noce entourent Louis et le félicitent.) Ballet ; au moment où la walse va commencer, Louis se lève.*

LOUIS.

Vous êtes tous contents, n'est-ce pas ? Eh bien moi, je ne le suis guères... Le retard apporté à mon mariage... et puis mon père qui ne revient pas... Ce dernier motif, surtout, me cause une vive inquiétude... Décidément je vais le chercher, qu'en dites-vous, Adèle ? S'il a résisté aux instances de l'homme à la jambe de bois, je suis certain qu'il se rendra à mes prières, sans adieu, mes amis, sans adieu.

## SCENE XIV.

Les Mêmes, excepté LOUIS.

*On walse. On voit passer dans le fond Francis, sous les habits de Dumont ; la nuit est venue ; il porte une lanterne.*

ADÈLE.

Regardez donc... N'est-ce pas M. Dumont que j'aperçois là-bas dans le parc.

Mad. THIBAUT.

Oui, vraiment... si je ne me trompe, il a ses habits de travail.

LADOUCEUR.

Que diable, vient-il faire avec sa lanterne, et surtout à pareille heure ? *(à part.)* Voici l'instant du rendez-vous... En allant trouver Fanchette, tâchons de savoir quelles peuvent être les intentions de Dumont.

MAD. THIBAUT, à part, qui a observé La douceur.

Il va s'éloigner. . . . Ne le perdons pas de vue.

LA DOUCEUR.

Mes amis, continuez vos danses.

*Les villageois avaient cessé de danser pour regarder dans le parc. Sur l'invitation de La douceur, ils se remettent en place. Celui-ci cherche à sortir sans être aperçu. . . déjà il a remonté la scène suivi de mad. Thibaut. Le ballet continue. . . Tout-à-coup un bruit d'armes à feu se fait entendre, effroi général.*

ADÈLE.

Grand Dieu! qu'est-ce que cela?

LA DOUCEUR.

Les jours du colonel seraient-ils menacés?

MAD. THIBAUT.

Courons. . . .

*Suivis des villageois, La douceur et madame Thibaut sortent vivement.*

## SCENE XV.

ADÈLE, Villageoises.

Quel bruit. . . quel tumulte. . . Louis, à la tête des garde-chasses, se porte vers l'appartement de M. Degerville: mes funestes pressentimens se seraient-ils réalisés. . . .

## SCENE XVI.

Les mêmes, LA DOUCEUR, quelques paysans, Valets.

LA DOUCEUR, à un valet.

Courez à la ville voisine chercher un docteur. Crevez dix chevaux s'il le faut. Ah! mademoiselle, quel événement!

ADÈLE.

Quoi! ces coups de feu. . .

LA DOUCEUR.

On été tirés par le colonel sur un scélérat qui dans l'obscurité lui a porté deux coups de couteau.

ADÈLE.

Oh! ciel!

LA DOUCEUR.

C'en était fait de lui si par bonheur il n'avait pas eu les pistolets de M. Dumont. Le meurtrier effrayé par le bruit et l'arrivée de M. Louis qui est accouru, a pris la fuite; mais on est à sa recherche, et malheur à lui s'il me tombe sous la main.

ADÈLE.

Le misérable!

LA DOUCEUR.

Je retourne auprès de mon colonel.

ADÈLE.

J'y vole avec vous.

*Ils remontent vivement la scène, lorsque le colonel paraît. Tout le monde l'entoure avec le plus vif intérêt et le plus grand empressement.*

## SCENE XVII.

LA DOUCEUR, DEGERVILLE, LOUIS, ADELE,

Villageois, Domestiques.

LE COLONEL.

Merci, mes amis, merci; je me sens beaucoup mieux.

ADÈLE.

Quel est le malheureux qui a pu attenter à vos jours?

DEGERVILLE.

Je l'ignore et désire ne jamais le connaître.

LOUIS.

Avec les gens de la maison, je me suis mis à sa recherche, mais l'obscurité nous a fait perdre ses traces; sans doute il est déjà loin.

LA DOUCEUR.

Colonel, il s'agit de votre existence, toutes les démarches sont faites pour que le coupable ne puisse pas nous échapper... mais comment se fait-il que M. Dumont ne soit pas ici, lui qui était dans le parc il n'y a qu'un instant.

ADÈLE.

En effet nous l'avons tous vu.

M. Degerville, mon père eut des torts envers vous, mais vous connaissez sa loyauté, il sera au désespoir de ce cruel évènement.

ADÈLE.

Le voici.

### SCENE XVIII.

Les mêmes, DUMONT.

DUMONT.

Que viens-je d'apprendre, colonel! Vos jours ont été menacés!

DEGERVILLE.

Respecté sur le champ de bataille par le feu de l'ennemi, j'ai manqué périr ici sous le fer d'un lâche.

DUMONT.

Et qui soupçonne-t-on? . . .

LA DOUCEUR.

Un homme qui s'est introduit dans le parc à une heure où nul motif ne pouvait l'y amener; un homme enfin qui avait vos démarches, vos habits.

DUMONT.

Qui ose affirmer . . .

LA DOUCEUR

Nous tous . . . Adèle elle-même.

DUMONT.

Quelle horreur! encore une fois je le jure devant Dieu, je suis resté chez moi . . . les deux coups de feu m'en ont seuls fait sortir. Je défie qu'on me prouve le contraire.

### SCENE XIX.

Les mêmes, FRANCIS.

FRANCIS.

Ah! on vous trouve enfin; depuis deux heures je frappe à votre porte.

DUMONT.

Vous avez frappé, dites-vous?

FRANCIS.

A tour de bras. . . . J'y serais encore sans deux de vos voisins qui m'ont assuré vous voir sortir avec votre lanterne et votre veste grise. C'est une erreur du reste.

DEGERVILLE.

Quel affreux concours de circonstances ; celui qui m'a frappé avait une veste pareille à celle qu'on dit vous avoir vu porter.

LA DOUCEUR.

Eh bien ! M. Dumont, que répondez-vous ?

DUMONT.

Que je suis la victime d'un complot odieux ; mes mains sont pures, mon cœur innocent. Colonel, je me rends votre prisonnier.

DEGERVILLE.

Ah ! fuyez plutôt de ces lieux.

## SCENE XX.

Les mêmes, madame THIBAUT, FANCHETTE.

mad. THIBAUT.

Ah ! M. le colonel, ah ! . . . ma pauvre fille !

LA DOUCEUR.

Eh bien ? morbleu, qu'y a-t-il ?

mad. THIBAUT.

L'assassin est découvert. (*désignant Dumont.*) Le voilà.

DUMONT.

Vous aussi, vous m'accusez !

mad. THIBAUT.

J'allais rendre la liberté à ma pauvre nièce, je l'ai trouvée mourante de peur, et tenant à la main cette veste que l'assassin, en se sauvant, a jetée par la fenêtre dans la resserre, sans savoir que Fanchette y était enfermée.

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !

mad. THIBAUT.

Cette veste vous appartient, M. Dumont, c'est vous qui la portiez, Fanchette vous a reconnu, si vous l'avez quittée.

LA DOUCEUR.

La raison en est simple, elle pouvait vous compromettre. Il y a du sang.

LOUIS, *au désespoir.*

Du sang ! ah ! mon père !

DUMONT.

Je reste confondu.

DEGERVILLE.

Malheureux . . . voilà donc où t'a conduit ton injuste prévention.

LOUIS.

Grâce, grâce, pour mon père !

*(Louis et Adèle se prosternent aux pieds du colonel. Les Villageois expriment l'horreur qu'ils éprouvent, et dans leur indignation sont prêts à s'élanter sur Dumont. Le colonel et la Douceur les contiennent avec peine.)*

**FIN DU SECOND ACTE.**

---

## ACTE TROISIÈME.

*Le théâtre représente l'intérieur d'une cour de ferme, avec écurie, colombier au fond, une grande porte. A gauche de l'acteur, l'entrée d'un vieux bâtiment où loge Dumont; on monte par un petit escalier. Des garde-chasses sont couchés çà et là sur des bottes de paille.*

---

### SCENE PREMIERE.

LOUIS, FRANCIS, Paysans armés.

« *Au lever du rideau, Louis est assis auprès d'une table, la tête appuyée dans ses deux mains; il paraît absorbé. Le jour commence à poindre.* »

FRANCIS, à part.

Voici une lettre, avant peu le colonel apprendra. (*Il aperçoit Louis.*) Ah!..... je ne suis pas seul..... (*Il cache sa lettre. Haut.*) Vous voilà, mon cher M. Louis? Vous avez passé une bien triste nuit, n'est-ce pas? Moi-même, quoique tombant de fatigue, je n'ai pu goûter un instant de repos. (*Louis pleure.*) Allons, un peu de philosophie.... songez qu'il vous reste des amis qui prennent bien part à votre malheur.... moi surtout!

LOUIS, se levant.

Bien obligé, M. le soldat; je suis bien sensible à l'intérêt que vous me portez. (*A part, en parcourant la scène.*) Dans une heure mon sort sera décidé. Si mon père est réellement coupable, il connaîtra jusqu'où peut aller le dévouement de son fils.



## SCENE II.

Les mêmes, ADELE, FANCHETTE, Mad. THIBAUT.  
(*Ces derniers arrivent du dehors.*)

MAD. THIBAUT.

Eh bien! mon pauvre garçon, ton père?

LOUIS.

On fait en ce moment des perquisitions qui fourniront peut-être les preuves de son innocence.

ADELE, *soupirant.*

Puissiez-vous dire vrai!

FRANCIS.

Quant à moi, je mettrais ma main au feu que M. Dumont n'est pas l'assassin du colonel, quoique cependant tout l'accuse, la veste, la lanterne, et jusqu'à l'empreinte de ses souliers restée sur le sable, dont M. Louis avait lui-même garni les allées du parc.

LOUIS.

Fatale prévoyance! Chère Adèle, faut-il qu'un jour consacré à me rendre ton époux se termine pour moi d'une si affreuse manière.

ADELE.

Du courage, mon ami.

MAD. THIBAUT.

Allons, allons, mes enfans, ce brave militaire a raison. Coupable en apparence, M. Dumont peut être innocent, en effet. Rien ne ressemble à un fripon comme un honnête homme, n'est-ce pas, M. le soldat?

FRANCIS.

On a souvent pris l'un pour l'autre. (*à part.*) Je n'aime pas les observations de cette femme.

FANCHETTE.

Voilà, Monsieur la Douceur qui descend. Nous allons connaître le résultat de ses recherches.

LOUIS, *à part.*

Je n'oserai jamais l'interroger.

## SCENE III.

Les Mêmes, LA DOUCEUR.

LA DOUCEUR.

Qu'on garde soigneusement toutes les issues de cette ferme et qu'on porte cette lettre à mon colonel.

*Un garde-chasse sort.*

*La Jambe de bois,*

6

MAD. THIBAUT.

Eh bien, mon petit monsieur la Douceur, qu'y a-t-il ?

LA DOUCEUR, *rudement.*

Il y a, mille bombes, que plus que jamais Dumont est convaincu du crime.

LOUIS, *à part.*

Du crime !

LA DOUCEUR.

La lanterne trouvée dans la chambre conserve encore la marque du sable sur lequel on l'a posée dans le parc.

FRANCIS, *à part.*

J'avais prévu cela.

LA DOUCEUR.

Le reste des vêtements dont M. Dumont était couvert, et qu'il avait cachés sont tachés de plâtre à plusieurs endroits, et ils prouvent que c'est en escaladant le mur qu'il est entré dans le château.

ADÈLE, *à part.*

Il n'est donc plus permis de douter !

LA DOUCEUR.

Quant aux souliers, ils s'adaptent parfaitement sur la marque laissée par ceux que portait l'assassin. Ainsi, corbleu, Dumont est un misérable qui mérite.....

LOUIS.

Arrêtez, Monsieur, les lois seules ont le droit de trouver mon père coupable ; avant qu'elles aient prononcé, plaignez-le et n'insultez pas un malheureux qu'elles peuvent absoudre.

LA DOUCEUR.

C'est juste, vous êtes un brave garçon que je regrette d'avoir affligé, et si un jour vous êtes l'époux d'Adèle.....

LOUIS.

L'époux d'Adèle ! jamais.

ADÈLE.

Que dit-il ?

LOUIS.

Coupable ou non, si mon père porte sa tête sur un échafaud, l'héritage qu'il va me laisser sera le déshonneur.... Et je serais assez lâche pour le partager avec une épouse, pour le transmettre à des enfans que je devrais à son amour!..... Non, sans doute, un fils peut être honnête homme quand son père a cessé de l'être, mais le monde en juge autrement ; sa présence excite le mépris, l'horreur. Adèle, voudrais-tu que ce mépris, cette horreur, te fussent apportés en dot par moi ? Voudrais-tu qu'on dise en te voyant : le père de son époux fut un assassin.

ADÈLE.

Ma mère. . . . ma mère!

*Elle se jette dans les bras de mad. Thibaut.*

LOUIS.

Ah! cette idée déchire mon âme.

*Il tombe sur une chaise et se cache le visage dans ses mains.*

ADÈLE.

Cher Louis!

MAD. THIBAUT.

Mon ami. . .

FANCHETTE.

Pauvre cousin!

LOUIS.

Laissez-moi. (*Il se lève et marche à grands pas.*) Oui, mon père sera sauvé; les preuves de son innocence, son fils les fournira.

FRANCIS, à part.

Que dit-il?

LOUIS.

Ce n'est point après quarante ans de malheurs supportés avec courage et résignation qu'on s'expose à monter sur un échafaud. Mon père est innocent, et je ferai connaître l'assassin.

FRANCIS, troublé.

L'assassin!

ADÈLE.

Ah! Louis, qu'as-tu dit? le meurtrier de M. Dégerville, le connaîtrais-tu?

LOUIS.

Ne m'interroge point! un mot de plus et je te ferais frémir!

FRANCIS, à part.

Serais-je reconnu?

## SCENE IV.

Les Mêmes, DEGERVILLE.

DÉGERVILLE.

J'ai reçu ta lettre, mon brave, il ne m'est donc plus permis de douter du crime?

LA DOUCEUR.

Les détails que je vous ai fait parvenir sont malheureusement trop vrais.

DEGERVILLE.

Où est Dumont ?

LA DOUCEUR.

Dans cette chambre, protestant toujours de son innocence, et restant accablé sous le poids des preuves qui se réunissent pour le perdre.

DEGERVILLE.

Qu'on le fasse descendre, je veux qu'il apprenne si je méritais qu'un poignard fut dirigé contre mon sein.

*Des villageois sortent et vont chercher Dumont.*

LADOUCEUR, *bas.*

Ce que vous attendez serait-il arrivé.

DEGERVILLE, *de même.*

Dans l'instant.

Mad. THIBAUT.

Et votre blessure....

DEGERVILLE.

Ne me fait ressentir qu'un mal fort léger, mais il en est une là qui sera longue à guérir.

ADELE.

Le temps vous fera voir Dumont moins coupable. Louis me l'a fait espérer.

DEGERVILLE.

Je le souhaite pour ton bonheur et pour mon repos.

FRANCIS, *à part.*

Je commence à trembler.

ADELE.

Louis refuse de m'épouser, son père gémit sous le poids d'un soupçon terrible, puis-je être heureuse à présent ?

LADOUCEUR.

Pauvre garçon.

DEGERVILLE, *à Louis.*

S'il est vrai que vous renonciez à la main d'Adèle, je vous en estime davantage et j'approuve avec regret une résolution devenue nécessaire.

ADELE.

Vous aussi, vous voulez que je l'abandonne ?

LOUIS.

Oui Adèle, il le faut. Tout-à-l'heure je le souhaitais, à présent je l'exige ! monsieur Degerville a raison, le fils d'un homme soupçonné d'un crime, doit rester seul avec sa douleur. Les consolations d'une compagne lui sont refusées... Adieu, Adèle, adieu pour toujours. (*à part.*) Accomplissons mon projet.

*Il sort.*

DEGERVILLE.

J'aperçois Dumont. . . Mes amis, retirez-vous (*à madame Thibaut*). Veillez sur ma pupille, consolez-là. (*à part*.) Pauvre enfant!

LADOUCEUR, *à part*, après avoir jetté un coup d'œil sur Francis.  
Le camarade ne me revient pas du tout.

FRANCIS, *à part*.

Décidément il faut battre en retraite.

*Dumont descend et regarde tristement son fils qui s'éloigne.*

## SCENE V.

## DEGERVILLE, DUMONT.

DUMONT.

Que me veut le colonel Degerville? Veut-il par des reproches que je n'ai point mérités augmenter la douleur qui m'accable?

DEGERVILLE.

Que tu n'as pas mérités, dis-tu?

DUMONT.

Oui, plus que tout autre, peut-être, vous en avez les preuves. N'était-ce donc pas assez de me voir malheureux; fallait-il encore me rendre coupable.

DEGERVILLE.

Eh! quoi, je tombe blessé sous le fer d'un lâche; tout annonce que c'est toi, et la menace est plutôt dans la bouche du meurtrier que dans celle de la victime.

DUMONT.

L'orgueil sied à celui qui ne se reproche rien. Sans doute j'eus à me plaindre de vous, mes premiers malheurs furent votre ouvrage. . . . Mais, loin de moi la pensée de m'en venger par un crime; j'ai pu vous en vouloir, mais vous assassiner, non!

DEGERVILLE.

Hâte-toi donc de prouver cette innocence qu'il me serait si doux de proclamer et ce cœur que tu as si mal jugé pourra s'ouvrir encore à l'amitié.

DUMONT, avec amertume.

A l'amitié? En a-t-il jamais existé entre nous!

DEGERVILLE.

Oui, ton premier tort est d'en avoir pu douter. Tu m'accuses d'être la cause de tes chagrins. . . malheureux, est-ce moi qui ai sollicité les grades dont on s'est plu à me revêtir? Pouvais-je empêcher la fortune de me combler de ses dons? Parce qu'elle te voyait, devais-je la repousser? Dumont, le jeu bizarre des cir-

constances a tout fait. Le destin de deux hommes qui embrassent la même carrière est presque toujours différent ; où l'un succombe, l'autre s'élève ! quand tout réussit à l'un, tout échappe à l'autre ! D'où vient cela ? du caprice du sort qui répand en aveugle ses bienfaits ou ses rigueurs. Ne me rends donc pas responsable de la fatalité qui te poursuit, c'est elle seule qui a causé tes maux ; et c'est encore elle qui t'a conseillé d'attenter aux jours d'un ami.

DUMONT.

D'un ami !

DEGERVILLE.

Oui, d'un ami véritable... C'est le retard que j'apportai au mariage de ton fils, qui t'as mis le poignard à la main... Eh bien ! tu vas connaître les motifs qui m'ont fait agir, et les remords qu'ils feront naître en toi seront ton premier châtiment !

DUMONT.

Le remords n'est que pour le coupable.

DEGERVILLE.

Toujours tu fus malheureux, je crus d'abord que la faute en était à la bizarrerie de ton caractère, revenu depuis peu de mon erreur, et sachant que ton fils était destiné pour époux à celle qui me tient lieu de la fille que j'ai perdue, j'ai voulu arrêter le malheur qui ne cessait de te poursuivre. On t'avait privé de la croix, je sollicitai près du monarque. Une pension t'était refusée, je me plaignis au ministre ! Ton fils était sans fortune, je mis sur sa tête le quart de mes biens. J'attendais d'un moment à l'autre le résultat de mes démarches. Je suspendis ce mariage pour avoir à t'offrir ces preuves irrécusables de mon amitié ; je voulais que le jour de l'hymen de ton fils fut le dernier de tes chagrins ! Mes espérances viennent seulement de se réaliser : ces papiers qui devaient te rendre un rang, des titres, un nom, les voilà ; je les donne à mon assassin.

DUMONT.

Se pourrait-il ?

DEGERVILLE.

Oui, voilà cette croix dont on t'avait privé ! Voilà cette pension que tu avais méritée ! Et ce contrat de vente passé en faveur d'Adèle et de ton fils ! Maintenant rougis de ton crime, Prononce entre nous, nomme le plus généreux ; hier tu voulais m'assassiner. Aujourd'hui je t'accable de mes bienfaits... C'est la seule vengeance qui soit digne de moi !

DUMONT.

Grand dieu ! ah ! colonel, je sais tout ce que votre conduite a de noble, de généreux, si j'étais coupable ce moment serait pour

moi le plus affreux supplice ; mais je le jure encore ! je le jure sur vos bienfaits ; je suis étranger au crime dont on m'accuse.

DEGERVILLE.

Eh bien ! je consens à le croire . . . Oui, l'on t'accuse injustement ; tu es innocent pour moi ! mais le seras-tu pour le monde ? Le seras-tu pour les juges appelés à prononcer son ton sort ? le seras-tu pour ce fils dont l'infamie va devenir le partage ? Dumont l'excès de ton injustice a fait naître en moi l'excès de la générosité. Coupable ou non je dois t'arracher au glaive suspendu sur ta tête. Pars, va porter ailleurs ton infortune ou tes remords.

DUMONT, avec fierté.

Degerville, que me proposes-tu ?

DEGERVILLE.

Le seul moyen qui soit en mon pouvoir pour te ravir à l'échafaud. S'il est vrai que tu sois innocent, le temps nous le prouvera. Digne alors de mon amitié, des bienfaits qui en furent la suite, tu reviendras rendre la paix à ta famille, l'honneur à ton fils. Voilà de l'or . . . Eloigne-toi !

## SCÈNE VI.

Les mêmes, Mad. THIBAUD, FRANCIS, FANCHETTE.

FRANCIS.

M. Dumont ! M. Dumont ! On vous accuse injustement . . . L'honneur vous est rendu.

DUMONT,

Quoi ! l'assassin ?

FRANCIS.

Est connu. Il s'est dénoncé lui-même.

DEGERVILLE, à Dumont.

Ah ! mon ami, combien je fus coupable ! daigneras-tu me pardonner.

DUMONT.

Tout est oublié . . . mais quel est le misérable ?

FRANCIS , *à part.*

Ça me paraît si singulier que je n'ose lui apprendre.

DUMONT.

Et bien ?

FRANCIS , *montrant Louis qui entre.*

Le voici (*à part*) hâtons-nous de quitter le pays, le colonel recevra ma lettre quand je n'aurai plus rien à craindre. (*Il s'es-  
quise.*)

## SCÈNE VII.

Les mêmes , hors FRANCIS.

DUMONT.

Je reste anéanti , approche malheureux. Ce qu'on vient de m'apprendre est-il vrai ? Trahissant les devoirs les plus sacrés , ta main , dit-on , s'est armée contre le bienfaiteur d'Adèle.

LOUIS.

Oui! . . . Ce crime est affreux , je le sais , mais je n'ai pas été maître de mon désespoir. En s'opposant à mon mariage je crus que M. Degerville ne me ravissait une épouse que pour lui donner sa main. Ma jalouse fureur résolut de l'en punir. J'ai frappé.

DUMONT , *confondu.*

Il en convient.

LOUIS.

J'espérais n'être pas découvert. Je pris vos habits sans songer que les soupçons se reporteraient sur vous. Bientôt on vous accusa ; alors la voix de la nature , que je croyais éteinte en mon ame , me cria : « Laisseras-tu mourir ton père ? » Ces mots m'ont rendu à moi-même , et pour n'être point coupable d'un second crime , j'ai été m'accuser du premier.

DEGERVILLE.

Louis , c'est pendant la fête que je fus blessé , et pendant la fête vous étiez dans la galerie.



LOUIS.

Je quittai le bal une demi-heure environ et c'est après mon départ qu'on entendit les deux coups de feu que vous avez tirés sur l'assassin.

DEGERVILLE.

Quel rapprochement! C'est aux pistolets de Dumont que je dus le bonheur de ne pas succomber sous les coups de son fils.

DUMONT, *vivement ému.*

Louis, tu trompes ton vieux père.

LOUIS, *avec force.*

J'ai dit la vérité! Colonel, pourquoi tarder davantage? mon crime est connu; j'en ai fait l'aveu... qu'on me mène à mes juges.

DUMONT, *l'arrêtant.*

Demeuré, je te l'ordonne (*bas au Colonel.*) Colonel.... laissez-moi lui parler sans témoin, peut-être parviendrai-je à découvrir la vérité.

DEGERVILLE.

Quel que soit le résultat de cet entretien, comptez toujours sur moi.

FRANCIS, *à part.*

Hâtons-nous de quitter le pays... le colonel recevra ma lettre quand je n'aurai plus rien à craindre.

DEGERVILLE, *à part.*

Ne nous éloignons pas. (*sur un signe du Colonel tout le monde se retire excepté lui qui se cache au fond.*)

## SCENE VIII.

LOUIS, DUMONT.

LOUIS, *à part.*

Mon Dieu! j'ai fait le sacrifice de ma vie, donne-moi la force d'achever mon ouvrage.

DUMONT, *descendant la scène.*

Nous sommes seuls... j'ose à présent attendre de ta bouche un aveu nécessaire.

LOUIS.

Un aveu. Vous?

DUMONT.

L'œil d'un père ne se trompe jamais. J'ai lu dans ton âme, toi le seul espoir de mes vieux ans, toi dont l'existence sut quelquefois adoucir l'amertume de ma vie, ne m'ôtes pas la consolation de te croire encore digne de ma tendresse..... n'est-ce pas assez que des soupçons planent sur ma tête, faut-il que le déshonneur s'étende au delà de l'auteur de tes jours?

*La Jambe de bois.*

7

LOUIS, *surpris.*

Vous m'étonnez... De quoi pouvez-vous vous plaindre? mon crime absout le vôtre. Il n'y a qu'un coupable à punir et ce coupable c'est moi. . . .

DUMONT

Ainsi tu persistes à te dire l'assassin de M. Degerville.

LOUIS.

La société veut un exemple, il vaut mieux que ce soit le fils que le père qui le donne.

DUMONT.

De quelque part qu'il vienne; le forfait n'en est pas moins odieux et pour tous les âges le déshonneur est le même. Malheureux que ne me laissais-tu mourir? j'eusse supporté mon supplice plus facilement que le tien. Ce peu de jours qui me restent étaient une perte légère, mais toi, mourir dans l'âge du bonheur, des illusions. . . et de quelle mort, grand Dieu! ah! cette idée est au dessus de mes forces.... et je verrais s'accomplir cet affreux châtiment? non, avant l'instant fatal je mettrai moi-même un terme à tant d'infortune.

LOUIS.

Abandonner la vie.... Eh! qui donc consolerait Adèle? qui pleurerait avec elle sur le sort du pauvre Louis?

DUMONT, *avec véhémence.*

Pleurer sur toi!... sur toi qui n'as pas craint de déshonorer ma vieillesse en trempant tes mains dans le sang de ton semblable.... fils indigne.... ton audace m'irrite et me rend à moi-même.... Oui je rougis de t'avoir donné le jour. Objet d'horreur à tous les yeux, à ceux de ton amante, tu emporteras sur l'échafaud le courroux du ciel, le mépris public et la malédiction de ton père.

LOUIS, *hors de lui.*

Arrêtez! arrêtez! je suis encore digne de vous. Tout accusait mon père, je me suis fait criminel pour le rendre innocent....

DUMONT.

Que dis-tu?... grand Dieu! il se pourrait....

LOUIS.

Je le jure à vos pieds... (*Il tombe aux genoux de Dumont.*) Votre malédiction a pu seule m'arracher un secret qui devait mourir avec moi.

DUMONT, *avec joie.*

Cet affreux sacrifice ne s'accomplira pas. . . je cours proclamer ton innocence et me livrer à mes juges.

## SCÈNE IX.

Les mêmes, **DEGERVILLE.**

**DEGERVILLE.**

Mes amis, votre conduite est digne d'admiration....  
Dumont, je te rends cette amitié que tu n'aurais jamais dû perdre.

**LOUIS.**

Lui rendrez-vous aussi l'honneur?

**DEGERVILLE.**

Je l'espère (*A Dumont*), tout est disposé pour ton départ, l'un de mes gens t'accompagnera, et les vœux de tes amis te suivront dans ton exil.

**DUMONT.**

Vous me répondez des jours de mon fils!

**DEGERVILLE.**

Oui, et je réponds aussi de son bonheur.

## SCÈNE X.

Les Mêmes, **LA DOUCEUR**, Madame **THIBAUT**,  
**ADÈLE**, **FANCHETTE**, Villageois.

**LA DOUCEUR.**

Mon colonel, je crois avoir découvert le vrai coupable...

**DEGERVILLE.**

Se pourrait-il?

**LA DOUCEUR.**

Votre assassin n'est autre que l'homme à la jambe de bois...  
A défaut de preuves, il y a des probabilités... La première, c'est que mon gaillard était parti sans tambour ni trompette, et qu'il nous échappait si quelques paysans ne l'avaient ramené en lui faisant observer qu'il devait figurer au procès comme témoin.

**DEGERVILLE.**

Ce départ précipité est en effet extraordinaire.

LA DOUCEUR.

Ajoutez à celà que l'un de ces paysans assure avoir vu notre homme à quelques lieues du village, ayant une jambe a gauche, tandis qu'aujourd'hui celle qu'il porte est à droite.

LOUIS.

Ceci me rappelle qu'en me racontant le combat où il eut la jambe mutilée, il me montra celle qui n'est pas blessée. . . Cette méprise, je l'avoue, me parut singulière.

EA DOUCEUR.

D'où l'on peut conclure que cette jambe de bois est une jambe de contrebande. Ce n'est pas tout: lorsque tout à l'heure on l'a forcé à rebrousser chemin, on l'a vu glisser dans sa jambe de bois un papier qui peut-être nous apprendrait bien des choses.

DEGERVILLE.

Qu'à l'instant même on s'empare de cet homme!

LA DOUCEUR.

Mauvais moyen que la force. Je me trompe fort; ou nous avons affaire à un adroit coquin qui plus que tout autre était intéressé à répandre votre sang. Vous avez été major du septième de dragons, et vous m'avez parlé vingt fois d'un misérable que vous fîtes condamner pour vol à une peine infamante.

DEGERVILLE.

Oui, Francis. Eh bien?

LA DOUCEUR.

Qui nous dit que notre inconnu n'est pas ce même Francis? cet homme est un ancien soldat, et ce bouton trouvé dans sa chambre prouve qu'il appartenait au septième de dragons.

LOUIS, regardant le bouton.

Ce bouton est celui qu'il portait hier à son chapeau.

LA DOUCEUR.

Assurons-nous d'abord si c'est le voleur; cela nous mènera peut-être à découvrir l'assassin. Je suis un vieux troupier et je m'entends en ruses de guerre. Par mon ordre on le ramène en ces lieux pour qu'il fasse sa déposition par écrit. Il nous croit tous à la ville voisine chez le juge d'instruction qui doit prononcer sur Dumont et son fils. Je l'entends, éloignons-nous. . . nos mesures sont si bien prises que nous saurons bientôt si c'est un coquin ou un honnête homme.

*Tout le monde se retire dans les bâtimens de la ferme.*

## SCENE XI.

*(Les villageois entrent précédés de Francis. Ils lui font signe qu'il doit rester à la ferme et écrire sa déposition. Ils se retirent ensuite.)*

## FRANCIS.

Me voilà seul ici! . . . en m'annonçant le départ de Louis et de son père on ne m'avait pas trompé. . . on attend ma déposition; ma lettre au colonel la remplacera. Sans ces maudits paysans je serais déjà loin. *(regardant autour de lui)* Personne! Qui m'empêche. . . cette fois je serai peut-être plus heureux ou plus adroit. *(Ici on entend sonner le tocsin.)* Qu'est-ce que cela? quel bruit. *(On entend crier au dehors : Francis, Francis.)* On a prononcé mon nom! Plus de doute, je suis découvert. . . . Fuyons. *(Il court à la porte.)* Grand dieu! la porte est fermée. . . . je suis perdu *(Il parcourt la scène avec effroi.)* mais non. . . ce mur! . . . ah! je puis encore me sauver. *(Il se débarrasse lestement de sa jambe de bois qu'il jette au loin, et monte sur le mur.)* Ma foi, je l'échappe belle! . . .

*(Des garde-chasses paraissent sur le mur et le couchent en joue. On arrive de tous les côtés. Louis s'empare de la jambe de bois.)*

## SCÈNE XII.

FRANCIS, LA DOUCEUR, DEGERVILLE, DUMONT,  
LOUIS, ADELE, FANCHETTE, Mad. THIBAUT,  
Paysans, Garde-chasses.

LA DOUCEUR, *le menaçant de son sabre.*

Halte là, coquin! . . . tu as été soldat et tu bats en retraite!

FRANCIS, *bas.*

Malédiction, j'ai manqué mon coup! . . .

LA DOUCEUR.

Je savais bien que je te forcerais de quitter cette jambe qu'un brave seul peut porter.

*(Francis fait un mouvement pour s'emparer de la jambe de bois; La douceur se saisit du papier qu'il y avait caché, y jette un coup d'œil rapide.)*

FRANCIS, *à part.*

Plus d'espoir.

LA DOUCEUR.

Victoire!... Colonel, je le disais bien, voilà votre assassin.

DEGERVILLE, *lisant.*

« C'est à tort qu'on accuse Dumont; seul, j'ai voulu te frapper.  
 » Quand tu recevras cette lettre je serai loin de ces lieux,  
 » mais tôt ou tard je reviendrai venger sur toi les maux que  
 » j'ai soufferts. Francis. »

DEGERVILLE, à Francis.

Malheureux....

ADÈLE.

Mon cher Louis....

DUMONT.

Mon fils.

DEGERVILLE.

Saisissez-vous de ce misérable. (*On s'empare de Francis et on l'entraîne. Tous les personnages se groupent autour du colonel.*) Mes amis, comment vous faire oublier....

LOUIS.

Ne serai-je pas bientôt l'époux d'Adèle?

DEGERVILLE.

Aujourd'hui.

LA DOUCEUR.

Colonel, La douceur aime Fanchette.

FANCHETTE.

Et Fanchette aime La douceur.

DEGERVILLE.

Mes enfans, les deux noces n'en feront qu'une.

LA DOUCEUR.

Vive mon colonel.

FIN.